

# ReS Futurae

7 (2016)

Le présent et ses doubles

---

Pascal Mougin

**Le refus du monde tel qu'il est : vertus  
et ambivalences de quelques fictions  
contemporaines (Peyrebonne, Haenel,  
Vasset)**

---

[revues.org](http://revues.org)

RES FUTURAE

## Le refus du monde tel qu'il est : vertus et ambivalences de quelques fictions contemporaines (Peyrebonne, Haenel, Vasset)

- 1 *Rêve général* de Nathalie Peyrebonne, *Les Renards pâles* de Yannick Haenel, *La Conjuración* de Philippe Vasset<sup>1</sup> : ces trois romans parus en 2013 sont représentatifs d'une orientation récente, ouvertement contestatrice et subversive, de la fiction contemporaine dite « impliquée » (Blanckeman, 2013). Il s'agit de récits de basculement du monde actuel vers un contre-monde à la faveur de la généralisation d'un scénario alternatif de refus de l'ordre social et politique. Ce refus est d'abord le fait d'un ou de quelques personnages, puis débouche sur des rassemblements potentiellement illimités – les trois fins sont ouvertes – tenant du cortège festif, de l'émeute incendiaire ou de l'errance fantomatique. Les trois fictions ont pour point commun de s'inscrire dans la réalité immédiatement contemporaine, à savoir une topographie parisienne parfaitement documentée et un contexte social, économique, politique et culturel reconnaissable – les « années Sarkozy », pour faire court –, tout en la faisant bifurquer vers une situation autre, un point de rupture raconté au présent ou au passé composé sur le mode du fait accompli : les événements ont lieu ou ont eu lieu. Mais ce présent d'attestation reste un présent contrefactuel – un « double » du présent – puisqu'il ne correspond pas à la réalité observable, tout au moins pour le moment.
- 2 *Rêve général*, de Peyrebonne, ou comment une épidémie de désertion du travail paralyse un beau jour le pays. Les défections sont d'abord isolées : un footballeur regagne les vestiaires au moment de tirer un penalty décisif, une conductrice de métro abandonne sa rame à l'heure de pointe dans une station de la ligne 13 et remonte à la surface, un professeur quitte sa salle de classe et part marcher dans Paris, le Premier Ministre lui-même, ce matin-là, paresse dans sa chambre et fait dire qu'il n'y est pour personne. Puis les cas se multiplient, le syndrome gagne, jusqu'au détraquage généralisé qui laisse les experts sans voix et l'Élysée au comble de l'hystérie, cependant que tous ces nouveaux déserteurs du travail convergent vers le palais présidentiel, où les Gardes républicains eux-mêmes fraternisent. Le tout, écrit Peyrebonne :

Sans manifestation, sans slogans, sans revendications, sans porte-parole, sans collectifs, sans délégation. Non, juste des gens hilares qui se promènent dans les rues et déposent des lettres stupides à l'Élysée [...]. Une révolution molle, un ennemi inconsistant, une efficacité redoutable. (RG, p. 149)
- 3 Avec *Les Renards pâles*, Haenel donne la parole à un personnage-narrateur en situation délibérée de sécession sociale. Sans travail, sans logement, celui-ci choisit de vivre dans sa voiture garée sur un trottoir du XX<sup>e</sup> arrondissement. Errances, rencontres et expériences diverses vont l'amener à former avec d'autres habitants du quartier, en particulier des sans-papiers maliens, le groupe des « Renards pâles », du nom d'un animal sacré de la mythologie dogon, symbole de la destruction et du chaos (Griaule et Dieterlen, 1965)<sup>2</sup>. Jusqu'au jour où deux jeunes Maliens poursuivis par la police se jettent dans la Seine et meurent noyés. Au moment de l'hommage aux victimes, une foule de plus en plus nombreuse vient grossir les rangs de la cérémonie ; un immense cortège se met alors en marche, descendant vers le centre de Paris et se muant en un grand soulèvement qui embrase la capitale :

C'est vrai, tout est possible : il a suffi de quelques heures pour que Paris devienne le lieu d'une folle émeute ; et pour que les flammes qui embrasent les voitures se transmettent aux esprits des passants qui nous rejoignent. / Une telle rapidité vous a sans doute surpris ; mais il était logique qu'un monde qui ne cesse de jouer avec le feu finisse par y succomber [...]. (RP, p. 115-116)
- 4 Le personnage-narrateur de *La Conjuración* est lui aussi en rupture avec la société. Amateur depuis toujours des endroits les plus insolites de la ville et de la banlieue, de ces espaces non

qualifiés et plus ou moins interdits tels que délaissés de voirie, enclaves et friches en tous genre, il fait de ces « zones blanches »<sup>3</sup> qu'il connaît comme personne le théâtre habituel de ses robinsonnades. Mais la disparition progressive de celles-ci, confisquées par les intérêts marchands et la propriété privée, lui enlève ses derniers refuges. À défaut d'une révolution urbaine et d'un grand sabotage des infrastructures névralgiques – projet qu'il a nourri quelque temps mais qui s'est avéré aléatoire –, il optera pour une forme d'errance urbaine par effraction douce dans tous les lieux et bâtiments réputés fermés. De rencontre en rencontre, il fera des émules et finira par emmener à sa suite, dans une marche sans fin et silencieuse, un groupe de « conjurés » dont l'effectif, là encore, ne cesse de croître : de jour comme de nuit, les membres du groupe traversent appartements, locaux techniques, magasins et sièges d'entreprises, soudés dans l'allégeance muette aux règles du meneur et forts d'une science de l'invisibilité qui les fait se fondre comme des spectres dans les espaces visités où ils trouvent de quoi vivre : « Nous formons une communauté de recueillement, une tribu nomade vivant de cueillette et de larcins. » (*LC*, p. 185).

- 5 L'intérêt de ces trois récits, dans la perspective qui nous occupe, tient au fait qu'ils se présentent moins comme des utopies ou des uchronies d'emblée constituées qu'ils ne racontent la bifurcation elle-même du réel actuel vers une situation inédite. Chaque récit articule pour cela deux types de matériaux, de codes et de discours *a priori* hétérogènes : d'un côté des éléments réalistes, par un ensemble d'allusions à des événements réels, à des pratiques militantes et à des théories critiques bien attestées, et de l'autre des éléments de merveilleux, un imaginaire mythique, une dimension spirituelle voire mystique ou chamanique. Ce caractère hybride rend problématique la modalité des contre-mondes en question et l'inscription générique des récits correspondants : s'agit-il de textes réalistes, d'une forme de réalisme magique ou poétique, de textes prophétiques et pourquoi pas sacrés, ou de simples jeux sur des codes littéraires ? Autrement dit, ces récits s'amuse-t-ils avec des scénarios improbables ou cherchent-ils à convaincre le lecteur de la possibilité, de l'imminence voire de l'inéluctabilité du basculement qu'ils évoquent ? Le cas échéant, sur quel type de vraisemblabilisation et sur quels modèles de causalité s'appuient-ils pour montrer que non seulement l'impensable est possible, mais aussi que ce possible inactuel peut éventuellement s'actualiser dans le monde du lecteur ? Enfin, au-delà d'une telle revendication de vraisemblance intra- et extra-fictionnelle, dans quelle mesure se présentent-ils comme les premiers opérateurs, en tant que récit, du basculement effectif : n'est-ce pas le propre d'une contre-fiction que de fantasmer plus ou moins sa propre performativité dans le monde réel en comptant sur ses vertus mobilisatrices ?

## L'ancrage réaliste

- 6 Les phénomènes de dissidence collective évoqués dans les trois romans expriment un refus du monde tel qu'il est – normes sociales et formes de pouvoir en vigueur –, au nom d'une exigence d'émancipation et de subjectivation qui vient elle-même du monde réel. Les personnages empruntent de fait leurs analyses à la pensée critique contemporaine et extrapolent ou radicalisent à leur manière les formes alternatives de contestations apparues dans les années 90 et bien décrites par la sociologie (Ion, 1997). Cette double référence au monde tel qu'il est – comme objet à subvertir et comme instrument ou ressource de la subversion – constitue l'ancrage réaliste des trois fictions et présente l'avènement du contre-monde comme une conséquence vraisemblable du monde.
- 7 Mis au compte de personnages porte-paroles, le procès est celui du productivisme, des injonctions à l'efficacité et des incitations à la consommation, présentées par Peyrebonne comme autant de facteurs d'aliénation et de perte de sens (*RG*, p. 87, 101, 102, 109, 132, 134). C'est aussi, chez Haenel, celui du travail lui-même, plus mortifère qu'émancipateur (*RP*, p. 20-21, 127, 166, 168), de la société, dénoncée comme liberticide (*RP*, p. 81), du politique et de l'État policier, bras armé du capitalisme (*RP*, p. 40), de l'idéal républicain, tenu pour une mystification historique (*RP*, p. 50, 74, 92). C'est enfin, plus largement, celui de la vie ordinaire, qualifiée par Vasset d'« interminable désastre » (*LC*, p. 178, 187).
- 8 Cette critique motive les scénarios sécessionnistes. Les déserteurs de Peyrebonne prônent une inversion du rapport au temps, à savoir le refus de sacrifier le présent à un avenir qui

n'est désormais plus assuré. L'idéal buissonnier des personnages relève d'un épicurisme anti-moderniste, d'un sens de l'oisiveté inspiré de Paul Lafargue, ou encore d'un anarchisme festif nourri de références explicites au pamphlétaire libertaire Georges Darien (*RG*, p. 64) et à l'humoriste Ferdinand Lop (*RG*, p. 44). La généralisation du refus du travail fait quant à elle l'objet d'une explication de type réaliste : elle est présentée comme l'effet naturel des contradictions du présent, liée à des facteurs psychologiques personnels (fatigue, *burn-out* : *RG*, p. 110, 118, 130) autant qu'à des phénomènes systémiques pensés en termes mécanistes (surchauffe générale, pannes locales débouchant sur des blocages en cascade) et biologiques (propagation des détraquages sur le modèle de la contamination virale et de l'épidémie : *RG*, p. 88, 115, 126).

9 Le héros d'Haenel choisit une marginalité plus radicale, en désertant non seulement le travail salarié, mais aussi la société dans son ensemble (*RP*, p. 20, 55, 59, 60, 74). Il aspire au désordre sous toutes ses formes – désobéissance, émeute, révolution, anarchie –, d'abord sur le mode du rêve<sup>4</sup>, puis dans la certitude de l'avènement inéluctable du chaos (*RP*, p. 122-125, 171) qui, de fait, advient pour finir. L'insurrection des Renards Pâles, dont il devient l'un des premiers acteurs, s'ancre dans un environnement contestataire réel par un jeu de références explicites à la contestation altermondialiste (*RP*, p. 41), aux masques des Anonymous (*RP*, p. 159), aux émeutes françaises de 2005 (*RP*, p. 121, 158) ou encore au groupe de Tarnac (*RP*, p. 85). Grands lecteurs, le narrateur et plusieurs de ses amis évoquent Debord et le situationnisme (*RP*, p. 26), relisent le texte de Marx sur la Commune de Paris, *La Guerre civile en France* (*RP*, p. 92-94). D'autres passages renvoient plus allusivement à Giorgio Agamben, Jacques Rancière ou Jean-Luc Nancy, à la revue *Tiquun* et à *L'Insurrection qui vient* du Comité Invisible<sup>5</sup>. Les références théoriques et les précédents historiques de la contestation radicale, exposées et débattues entre les personnages, constituent là encore un vraisemblabilisation de type réaliste des événements racontés.

10 Même refus, de la part du personnage de Vasset, d'un environnement social normalisé et devenu prescriptif de tous les aspects de l'existence (*LC*, p. 15), en particulier tel qu'il se manifeste dans la géographie urbaine, la délimitation des lieux et le verrouillage cadastral généralisé. Affirmer un rapport libertaire à l'espace, en enfreignant systématiquement les interdits de la propriété et en contournant les injonctions inscrites dans la topographie parisienne, apparaît dès lors comme le seul moyen de subjectivation, mais à condition de renoncer à la violence dramatisée du conflit déclaré : préférer les opérations furtives, ouvrir toutes les portes, entrer partout, mais sans se faire remarquer.

11 Les moyens de la dissidence préconisés dans les trois romans reposent ainsi sur un certain nombre de refus explicites : celui de la revendication et du mot d'ordre<sup>6</sup>, celui de la confrontation classique avec l'autorité ou l'adversaire quel qu'il soit<sup>7</sup>, qui reviendrait encore à lui faire hommage. Ce refus tactique s'inscrit dans un pari plus large sur l'invisibilité, le brouillage identitaire et la désindividualisation – tous les récits voient d'ailleurs le *je* initial évoluer vers un *nous* indifférencié, ou les différents *il* singuliers se fondre en un pluriel anonyme –, selon le principe aujourd'hui bien théorisé de l'émancipation par désidentification (Rancière, 1995, p. 60)<sup>8</sup> : éviter toute possibilité d'être identifié ou reconnu, permet de brouiller les pistes, de ne pas être assigné à une position et d'éviter les ornières d'un jeu de rôle social devenu stérile.

12 L'effacement est ainsi le meilleur moyen de la dissidence. Le personnage d'Haenel prône l'expérience du vide, le désœuvrement et l'absence au monde<sup>9</sup>. Il refuse toute forme d'appartenance et d'identité pour mieux s'effacer dans la multitude, celle-ci opposée à toute forme de groupe organisé<sup>10</sup>. Les insurgés qui l'entourent portent des masques et – pour ceux qui en ont – brûlent leurs papiers, faisant ainsi disparaître l'opposition entre les « sans-papiers » et les autres (*RP*, p. 161, 165, 166). Cette négativité est portée à son degré ultime par les personnages de Vasset : il s'agit pour eux de déjouer toute assignation identitaire – en évitant même de se faire repérer comme des « errants » –, d'empêcher toute traçabilité<sup>11</sup>, de devenir invisibles et de renoncer même à toute initiative, pour mieux disparaître par immersion et mimétisme dans le milieu à subvertir. L'inexistence aux yeux d'autrui permet la suspension

défamiliarisante des interactions fonctionnelles et ordinaires avec le monde, prédispose à une acuité nouvelle et permet par exemple – chez Haenel – une expérience des angles morts de la mondialisation, du refoulé de l’histoire coloniale et du mythe républicain, une sensibilité aux signes d’une guerre civile qui ne s’est pas éteinte avec le massacre des Fédérés (*RP*, 94, 117, 122, 123, 134, 152).

- 13 L’autre moyen utilisé est l’errance, qu’elle soit festive et carnavalesque comme chez Peyrebonne, d’inspiration baudelairienne ou surréaliste comme chez Haenel, dont le personnage recherche l’enchantement du hasard au fil de ses promenades, ou plus proche de la psychogéographie<sup>12</sup>, du conceptualisme ou des pratiques artistiques actuelles<sup>13</sup> comme chez Vasset. Chez ce dernier, la marche ectoplasmique des conjurés est le moyen de défaire les prescriptions de circulation, de déjouer la mise en spectacle des espaces commerciaux, patrimoniaux ou institutionnels en révélant l’envers du décor et de se réapproprier les lieux confisqués pour mieux révéler l’inconscient du monde<sup>14</sup>.

## Le merveilleux et le sacré

- 14 L’ancrage de ces fictions dans un contemporain reconnaissable incite à rendre vraisemblable le contre-monde comme une conséquence inéluctable du monde tel qu’il est, et donc à lire ces récits comme des anticipations réalistes. Mais le basculement n’advient, dans chacun d’eux, qu’à la faveur de la rencontre de ces éléments réalistes avec d’autres éléments et procédés relevant plus directement du conte et du merveilleux, et présentant un caractère mythique, sacré, voire mystique.
- 15 Le merveilleux domine dans le roman de Peyrebonne. Associé à une écriture très « ligne claire » (phrases courtes, vocabulaire simple, légèreté du ton et ingénuité délibérée du propos, resserrement de l’horizon fictionnel au quotidien), il en facilite l’identification générique : au-delà du réalisme social et politique, le récit tient fondamentalement de la fable, du conte et de la fantaisie. Le basculement sécessionniste survient comme par enchantement et de manière presque joyeuse. L’anomalie est certes vécue comme telle dans un premier temps, et les événements qui surviennent font de ce jour un jour étrange (*RG*, p. 91), mais chacun se surprend finalement moins de ce qui lui arrive que de la facilité avec laquelle il s’en accommode, acceptant ou décidant sans hésiter de rompre avec ses habitudes. Si bien que l’étrangeté initiale est vite dissipée et que le basculement devient la nouvelle norme – sauf pour le président qui, solitaire et pathétique, reste cramponné à l’ancien univers de référence. Toute l’histoire est à lire comme si elle était placée sous le patronage de ce bon génie qui, apparu à l’un des personnages, l’invite à formuler trois vœux pour les satisfaire instantanément<sup>15</sup>.
- 16 Chez Haenel, la part de l’élément merveilleux, légendaire et spirituel est tout aussi importante que l’ancrage réaliste, et ce caractère hybride complique le rattachement du récit à un genre reconnaissable : mythe dogon du Renard pâle (*RP*, p. 38, 45, 110, 128) et rites associés (*RP*, p. 48, 50, 67), croyances animistes (*RP*, p. 32), allusions au vaudou (*RP*, p. 56), au taoïsme (*RP*, p. 59) ou au bouddhisme tibétain (*RP*, p. 45), rencontre d’un griot, initiation (*RP*, p. 108), expériences de trances, d’ivresse hallucinée (*RP*, 72) de pratiques magiques<sup>16</sup> inspirent au personnage une attitude de terreur sacrée et d’adhésion providentialiste<sup>17</sup>. Son discours revêt une réelle dimension mystique, puisqu’il s’agit pour lui de montrer que son projet de mourir à la société ne relève pas du suicide, mais du passage dans un entre deux de la vie et de la mort, un au-delà ésotérique (*RP*, p. 51) qui, en l’état actuel des choses, ne peut guère s’annoncer que sur le mode de l’incantation poétique – on pense au Rimbaud des *Illuminations*, à Lautréamont (*RP*, p. 88) – voire chamanique.
- 17 Le modèle mystique et liturgique est également présent chez Vasset. Le dernier quart du livre se présente sous la forme de séquences courtes introduites d’abord par une citation de la *Règle de saint Benoît*<sup>18</sup> puis par des phrases liminaires, imputables à l’auteur, ressemblant à autant d’extraits sacrés d’une nouvelle règle monastique<sup>19</sup>. On comprend alors que le titre renvoie plus à l’ordination collective qu’au complot révolutionnaire. La progression du groupe est décrite comme une procession de célébrants emmenée par un nouveau fondateur d’ordre<sup>20</sup>. Le récit qui était jusqu’alors rétrospectif – relatant les événements antérieurs ayant conduit à la situation nouvelle – verse progressivement dans l’irréel : le présent utilisé est un présent

halluciné, débrayé du temps social, évoquant une existence larvaire et le devenir spectral du monde lui-même (*LC*, p. 148, 187). Le modèle de cette stratégie négative d'effacement, vécu dans une joie intense comme une augmentation d'être, est bien sûr à rechercher du côté de l'extase mystique.

## Compatibilités

- 18 Il faut alors réfléchir à la compatibilité des deux types de codes mobilisés par ces récits. Autrement dit, une fiction peut-elle à la fois justifier son déroulement par des causalités rationnelles ou tout au moins conformes aux vraisemblances reçues, et emprunter d'autres motifs à des formes de discours réputées anti-réalistes ou sans vérité effective dans le monde réel ? Comment lire un récit – *Les Renards pâles* ou *La Conjuración* en particulier – qui tient à la fois du manuel de survie en milieu hostile à l'usage de l'apprenti révolutionnaire, et de la vision hallucinée sortie tout droit du *Bardo* tibétain ? Qu'est-ce qu'un discours qui se revendique directement opérable ici et maintenant et qui relève par ailleurs du seul régime de croyance ou du chamanisme ?
- 19 Le problème d'incompatibilité n'est en fait qu'apparent et peut se résoudre de plusieurs manières. En remarquant d'abord que l'alignement sur les codes du merveilleux est parfois lui-même semi-parodique. C'est le cas chez Peyrebonne, dont le récit n'est pas exactement un récit fabuleux, mais un récit qui par moment convoque ou surjoue la fable : le rapport au merveilleux est un rapport de citation plaisante et non sérieuse (voir l'épisode du génie évoqué plus haut). L'incompatibilité logique entre l'élément fabuleux et la vraisemblabilisation réaliste est alors subsumée dans la convention de genre – celle de l'histoire drôle et de la fantaisie –, mais avec comme conséquence le risque de voir le récit se refermer sur lui-même comme un artefact littéraire en apesanteur.
- 20 Une autre manière de dépasser le constat d'incompatibilité consiste à invoquer la recevabilité réaliste du merveilleux ou du religieux lui-même. « Les chimères sont-elles toujours chimériques ? » demande un personnage de *Rêve général*<sup>21</sup>. De fait, on peut admettre la pertinence d'une allégorie, le bien fondé d'une croyance ou tout au moins ses vertus effectives, dans la mesure où les croyances relèvent du réel autant que les rapports d'expert.
- 21 On peut enfin réhabiliter l'extravagance et l'imaginaire comme des vertus politiques, en affirmant que l'imaginaire n'est pas l'autre du réel, que l'extravagant d'aujourd'hui sera peut-être le consensuel de demain, qu'il n'est pas de possible sans impossible et qu'un événement historique est justement, pour le meilleur et pour le pire, le surgissement de l'impensable. La contestation du monopole des discours de raison est du reste explicite dans au moins deux des trois romans : Peyrebonne place dans la bouche de son Premier Ministre une critique efficace du « réalisme » et du discours de fatalisation du réel asséné par les « crétiens pragmatiques » (*RG*, p. 44) ne jurant que par l'adaptation au contexte ; les personnages d'Haenel s'en prennent, eux, aux mensonges du discours républicain et aux mystifications de l'histoire officielle (*RP*, p. 107, 167, 233).
- 22 Ces fictions alternatives présentent ainsi un autre point commun avec une partie de la pensée critique contemporaine, à savoir une relativisation du modèle rationaliste, une valorisation de l'imaginaire<sup>22</sup> voire une importance nouvelle accordée aux vertus de la foi et du sacré : le retour au fait religieux caractérise de fait aujourd'hui certaines des théories de l'émancipation revenues de toute certitude logique et matérialiste concernant l'inéluctabilité révolutionnaire<sup>23</sup>.

## Vertus performatives ?

- 23 Un dernier point commun aux trois romans, indissociable de leur nature de contre-fiction, est la manière dont ils thématisent, suggèrent ou fantasment leur propre performativité. L'horizon de la performativité s'énonce d'abord sous la forme d'une confiance de principe dans le pouvoir de la littérature en général. Le Premier Ministre démissionnaire de *Rêve général*, pour être est lui-même un écrivain à ses heures, sait que « les histoires sont bien plus qu'un passe-temps, que les mots creusent des sillons qui ne s'effacent pas, que les coucher sur une feuille modifie le ronronnement de l'univers » (*RG*, p. 141). Du reste le roman met en scène une sorte d'idéal perlocutoire du récit, dans la mesure où c'est en racontant leur désertion que les personnages

en inspirent d'autres et propagent l'épidémie (*RG*, p. 123). Le narrateur des *Renards pâles* explique de son côté combien ses auteurs préférés, en particulier Beckett et Rousseau<sup>24</sup>, ont été décisifs dans sa propre trajectoire. Le personnage de *La conjuration*, quant à lui, dit sa dette à l'égard des héros de son enfance (Fantômas, Arsène Lupin, Rocamboles, le lapin d'Alice) aussi bien qu'à ses lectures plus tardives : un renvoi à *La conjuration sacrée* de Bataille<sup>25</sup> livre au passage une clé quant à l'origine du titre du roman. La littérature agit sur lui à la manière d'un talisman, exactement comme le ferait un texte sacré. Il est par ailleurs fasciné par les écrivains dont les textes sont à l'origine de croyances et de pratiques religieuses : Ron Hubbard, fondateur de la scientologie, l'anglais Aleister Crowley, chantre du « retour à la magie » au début du XX<sup>e</sup> siècle, H. P. Lovecraft ou encore Philip K. Dick (*LC*, p. 67-70). Lui-même se rêve, on l'a vu, en fondateur d'un nouvel ordre monastique. L'idéal de performativité se lit également dans le ton eschatologique et les accents incantatoires ou messianiques qui marquent la fin des *Renard pâles* (*RP*, p. 116, 174) comme celle de *La Conjuración*. Dans sa harangue finale, le personnage d'Haenel devient prophète ou médium : par sa bouche parlent toutes les autres voix mortes ou étouffées, tandis qu'autour de lui le chant des insurgés agit comme un mantra (*RP*, p. 93, 59, 135, 136).

24 Pour autant, malgré l'insistance régulière sur l'efficace des textes lus, des récits transmis et de la parole enivrante, les trois romans ne sont pas le fait d'écrivains nostalgiques de la figure du mage romantique ou du maître à penser. D'abord parce que les narrateurs de Peyrebbonne et d'Haenel racontent des mouvements collectifs qui surviennent sans l'initiative d'un meneur particulier. Et même si Vasset maintient, de son côté, une figure de guide charismatique, le propos est parfois un peu trop appuyé pour être totalement sérieux : la gravité liturgique et l'emphase sapientielle<sup>26</sup> de son personnage peuvent porter à une lecture au second degré, l'effet de jeu semi-parodique sur des codes de genre désamorçant en partie le contenu du discours.

25 Deux paradoxes observables dans la structure énonciative des récits de Haenel et de Vasset viennent encore problématiser leur éventuelle ambition performative. *Les Renards pâles* présentent cette particularité d'être un discours adressé (à la fois de manière pragmatique en tant que livre publié – ici chez Gallimard, sous le patronage de Philippe Sollers – et, de manière intradiégétique, par la prise à partie d'un destinataire virtuel dans la harangue finale du narrateur) qui affirme ne chercher aucune reconnaissance de sa possibilité ou de sa légitimité dans le monde de destination, monde dont le scénario insurrectionnel, précisément, raconte l'anéantissement : « ce qui éclate alors [...] est un refus dont l'objet vous échappe parce qu'il implique que vous n'existiez plus. » (*RP*, p. 115-116) Le narrateur assène aux lecteurs, ainsi apostrophés à maintes reprises, que le contre-modèle de communauté qu'il incarne est inintelligible dans le monde tel qu'il est et auquel, pourtant, il s'adresse. Fiction-limite de l'impensable anéantissement de son univers de réception, le roman rejoue là un topos littéraire, et court le risque, en tant que tel, de l'apesanteur lettrée.

26 Un paradoxe énonciatif ou méta-énonciatif du même ordre caractérise *La Conjuración* : non plus la récusation du destinataire, mais le renoncement du narrateur au récit lui-même et à son existence comme narrateur privilégié. Dans le monde des conjurés, « toutes les histoires des autres sont à portée de main, leurs phrases indifféremment de leurs bouches aux nôtres » (*LC*, p. 191), au point qu'il n'est même plus nécessaire d'en garder trace : « Chaque information, à peine perçue, est immédiatement oubliée : on préfère au savoir la bienheureuse tétanie de la rumeur. » (*LC*, p. 192) *La Conjuración* est ainsi un récit de la fin des récits.

27 La manière dont les trois romans envisagent et mette en doute de l'intérieur leur propre performativité invite pour conclure à s'interroger sur leur éventuel retentissement effectif dans le monde du lecteur : autrement dit ces fictions alternatives peuvent-elle stimuler en retour l'activité critique et les pratiques dissidentes qu'elles évoquent ? Faut-il croire, avec Yves Citton, « en la puissance imprévisible de l'infinésimal » (Citton, 2007, p. 21) ou au contraire, avec Fredric Jameson, que « la production artistique brandie comme modèle utopique d'une vie sociale alternative est elle-même un livre clos » ? (Jameson, 2007, p. 222) On peut assurément lire ces textes de deux manières : soit comme d'aimables fictions substitutives – astucieuses, voire opportunistes et complaisantes, mais au fond désespérées –, offrant au lecteur d'assouvir, le temps d'un frisson cathartique, de vagues nostalgies révolutionnaires et une (mauvaise)

conscience critique en panne de mobilisation réelle, soit comme des textes véritablement mobilisateurs et « encapacitants », susceptibles de transformer les manières d’imaginer, de voir et donc d’agir. Le propre d’un texte littéraire est sans doute son ambivalence à cet égard : le sens d’une fiction, et plus encore d’une contre-fiction, ne relève pas de l’immanence et n’est pas donné avec elle, mais tient à ce que le lecteur en fait. À cet égard, ces récits de dissidences pourraient bien infléchir la notion même de fiction, en requérant de la part du lecteur moins la traditionnelle et oisive suspension temporaire d’incrédulité qu’un « vouloir croire » beaucoup plus construit et déterminé.

---

### **Bibliographie**

Blanckeman Bruno, « L’écrivain impliqué : écrire (dans) la Cité », p. 71-82, dans Blanckeman Bruno, Havercroft Barbara (dir.), *Narrations d’un nouveau siècle : romans et récits français, 2001-2010* (Colloque de Cerisy, août 2011), Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle, 2013.

Citton Yves, *Lire, interpréter, actualiser : pourquoi les études littéraires ?*, Paris : Éd. Amsterdam, 2007

Griaule Marcel et Dieterlen Germaine, *Le Renard pâle*, Institut Français d’Ethnologie, 1965.

Haenel Yannick, *Les Renards pâles*, Gallimard, 2013.

Ion Jacques, *La fin des militants ?*, Paris : Les éditions de l’Atelier, 1997.

Jameson Fredric, *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif* [1991], trad. Florence Nevroly, Paris : éd. des Beaux-arts de Paris, 2007.

Peyrebonne Nathalie, *Rêve général*, Phébus, 2013.

Rancière Jacques, *La Méésentente. Politique et philosophie*, Paris : Galilée, 1995.

Vasset Philippe, *La Conjuraton*, Fayard, 2013.

---

### **Notes**

1 Désormais abrégés respectivement *RG*, *RP* et *LC*. Voir aussi, parus la même année : Loïc MERLE, *L’Esprit de l’ivresse*, Actes Sud, 2013 ; et, dans une certaine mesure, Tristan GARCIA, *Faber. Le destructeur*, Gallimard, 2013.

2 Voir aussi, tout récemment, l’installation de Camille HENROT, *The Pale Fox*, Bétonsalon, Paris, 2014.

3 Les zones laissées en blanc et sans indication sur les cartes IGN de Paris de sa banlieue. Vasset raconte l’exploration systématique qu’il en a faite dans un ouvrage antérieur, *Un livre blanc*, Paris, Fayard, 2007.

4 *RP*, p. 21 : « Avec un plaisir ambigu, j’imaginai la France étouffée dans son chaos. » Voir aussi p. 49, 61, 109, 111.

5 Voir *RP*, p. 40, 49, 78 79 107 109 118, 119, 148, 154, 168.

6 Voir *RG*, p. 149 (une révolution « sans slogans, sans revendications ») ; *RP*, p. 170 (un « soulèvement sans mot d’ordre »).

7 À la fin de *RG*, il n’y a plus personne face au Président pour la grande séance prévue de « dialogue social ».

8 Pour un aperçu large des théories et des pratiques de la désidentification, voir Razmig KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Paris, Zones / La Découverte, 2010, chap. 5, « Sujets », p. 201-301. Voir encore Pierre ZAOUI, *La Discretion ou l’Art de disparaître*, Paris, Autrement, 2013.

9 Voir *RP*, p. 17 (« quelque chose manque à la consistance du monde et, à cette chose qui manque, je m’identifie »), p. 63 (« Au cœur de l’absence rayonne une vérité que la vie quotidienne récuse, parce qu’elle est cruelle »).

10 Voir *RP*, p. 30 (« En quelques semaines, je suis devenu un autre. [...] j’ai cessé d’avoir des opinions, des « idées », des préférences culturelles. ») ; p. 59, 95 (se fondre dans le collectif), 107 (« Identité = malédiction »), 151, 154, 161-162 (La multitude plutôt que tout groupuscule organisé sectaire et identifié).

11 Voir *LC*, p. 173 (« J’ai tout abandonné : clé, argent, papiers. Je n’ai gardé dans un petit sac à dos que mes outils et des vêtements. Je prends soin de mon apparence et incite le groupe à faire de même : ressembler à des errants risquerait de nous exposer. ») ; p. 179, 192.



- 12 Voir sa théorie du piéton, *LC*, p. 117 (« Être piéton consiste à se repérer dans l'espace urbain sans aide et, plus largement, à connaître tous les contours de la ville. Pour un piéton, la cité n'est pas ce bloc creusé de trous et de rainures qui permet à la circulation de s'écouler, mais un *corps* infiniment varié, [...] »).
- 13 Voir par exemple les performances de l'artiste Abraham Poincheval.
- 14 *LC*, p. 116 (« Ouvrir toutes les portes, abolir à ma guise la frontière entre l'espace public et la propriété privée a toujours représenté, à mes yeux, une opération aussi considérable que celle consistant à lever la barrière mentale entre conscient et inconscient [...] »).
- 15 *RG*, p. 52 : à l'heureuse élue qui tente sa chance – « je voudrais vivre un peu plus avec des gens, retrouver des camarades, avec qui je ferais un tas de trucs, et il se passerait des choses, pas forcément le Grand Soir, mais quand même, on retrouverait quelques mythes, quelques rêves, quelques fraternités. » – réponse immédiate du génie : « Exaucé. ». Le roman présente d'autres marques du registre fabuleux : voir par exemple *RG*, p. 104 ; p. 106 (fable dans la fable) ; p. 119.
- 16 Voir *RP*, p. 41, 54, 57, 72, 95, 111.
- 17 Voir *RP*, p. 53, 96, 111, 169. Peut-on parler pour autant d'un modèle de croyance mobilisé ici ? Il s'agit plutôt de solliciter les croyances, les rituels et les textes sacrés ou non croisés dans son parcours à titre d'embrasseur, d'éléments de conditionnement et de catalyseurs d'une démarche collective.
- 18 *LC*, p. 153 (« *Le silence devra être absolu, et on n'entendra aucun chuchotement ni aucune voix, si ce n'est celle du lecteur.* »).
- 19 Voir par exemple *LC*, p. 155 (« *La conjuration n'a ni non ni symbole : l'obscurité seule est son élément.* ») ; p. 159 (« *Comme les moines au silence, les conjurés se vouent à l'absence. Une fois leur serment prononcé, leur vie n'est plus tournée que vers un seul but : disparaître.* ») ; p. 163 (« *La conjuration comprend trois niveaux : l'adepte est successivement Discret, Furtif et enfin Absent.* ») ; p. 169 (« *La disparition du conjuré est naissance à une vie nouvelle, débarrassée des contraintes de l'espace et du temps.* »).
- 20 *LC*, p. 173 (« Je montre la voie, et tout le monde calque ses gestes sur les miens. ») ; p. 192.
- 21 *RG*, p. 119. La figure du marabout qui apparaît dans le récit correspond du reste à un avatar « réel » du génie des contes : voir p. *RG*, 139 (reproduction en fac-similé d'une annonce d'un « grand médium voyant » qui « surmonte, désagrège l'obstacle quel qu'il soit. Résoud les problèmes les plus désespérés. [...] résultats immédiats [...] »).
- 22 Sur l'articulation du réel et de l'imaginaire dans la mouvance contestataire actuelle, voir l'ouvrage du collectif Mauvaise Troupe, *Constellations. Trajectoires révolutionnaires du jeune XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions de l'éclat, coll. « Premier secours », 2014, en particulier le chapitre intitulé « La folle du logis. Imaginaires, récits, fictions », p. 223-312.
- 23 Voir la référence à saint Paul chez Badiou (Alain BADIOU, *Saint Paul. La fondation de l'universalisme*, Paris, PUF, 1997) ou chez Agamben (Giorgio AGAMBEN, *Le temps qui reste - Un commentaire de l'Épître aux Romains*, Paris, Payot, 2000), ou encore à François d'Assise chez Negri et Hardt (Antonio NEGRI et Michael HARDT, *Empire*, Paris, Exils, 2000).
- 24 Voir *RP*, p. 28, 29, 61 (sur Beckett), et p. 82, 86, 87 (sur Rousseau).
- 25 *LC*, p. 61. Article de 1936 à propos de sa société secrète Acéphale.
- 26 Voir par exemple *LC*, p. 161 (« Car le vide a ceci de supérieur au plein qu'il est riche de mille circulations [...]. L'humanité n'accède au sublime qu'en s'évanouissant. »).

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Pascal Mougin, « Le refus du monde tel qu'il est : vertus et ambivalences de quelques fictions contemporaines (Peyrebonne, Haenel, Vasset) », *ReS Futurae* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 05 juillet 2016. URL : <http://resf.revues.org/858>

---

### ***À propos de l'auteur***

#### **Pascal Mougin**

Pascal Mougin est maître de conférences en littérature française contemporaine à l'université Paris 3 Sorbonne nouvelle, membre de l'équipe THALIM / Écritures de la modernité (Paris 3 / CNRS). Spécialiste de Claude Simon (*Lecture de "L'Acacia" de Claude Simon. L'imaginaire biographique*, Minard, 1996 ; *L'Effet d'image. Essai sur Claude Simon*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; *Claude Simon : situations*, dir. en coll. avec Paul Dirks, Lyon, éditions de l'ENS, 2012), il a publié par ailleurs de nombreuses études sur des auteurs en production et les relations entre littérature actuelle et sociologie

ou pensée critique. Il a également dirigé le *Dictionnaire mondial des littératures* (en coll. avec Karen Haddad-Wotling, Larousse, 2002) et le *Petit Larousse de la littérature française et francophone* (Larousse, 2012). Ses recherches en cours portent sur les relations entre littérature et art contemporain (*La Tentation littéraire de l'art contemporain*, dir., Dijon, Les Presses du réel, à paraître à l'automne 2016).

---

### **Résumés**

Trois romans français parus récemment envisagent la réalité contemporaine, dans ses dimensions sociales, économiques et politiques, sur un mode contrefactuel : Philippe Vasset, *La Conjuración* (Fayard, 2013), Yannick Haenel, *Les Renards pâles* (Gallimard, 2013), Nathalie Peyrebonne, *Rêve général* (Phébus, 2013). Ces trois fictions de la sécession, du basculement dissident, autrement dit du refus collectif du monde tel qu'il est, radicalisent, extrapolent ou transfigurent les autres formes actuelles de la contestation. En quoi ce corpus retravaille les notions d'étrangeté, de fantastique et d'utopie ? En quoi ces fictions alternatives impliquent, de la part du lecteur, peut-être moins la traditionnelle suspension temporaire d'incrédulité qu'un « vouloir croire » qui n'est pas sans évoquer l'évolution de la pensée critique elle-même, quand les théories de l'émancipation, revenues de toute certitude concernant l'inéluctabilité révolutionnaire, parient davantage sur la nécessité de la croyance dans leur entreprise de pensée alternative ? En quoi, enfin, ces fictions peuvent-elles contribuer en retour à l'activité critique et aux pratiques dissidentes ? Faut-il croire, avec Yves Citton, « en la puissance imprévisible de l'infinitesimal » ou au contraire, avec Fredric Jameson, que « la production artistique brandie comme modèle utopique d'une vie sociale alternative est elle-même un livre clos » à l'intérieur d'un système économique et culturel globalisé ? Il faut à coup sûr pointer l'ambivalence de ces contre-fictions du présent, optimistes et mobilisatrices d'un côté, substitutives et désespérées, voire opportunistes et complaisantes, de l'autre.

Three French novels published recently consider the contemporary reality, in its social, economic and political aspects, in a counterfactual way: Philippe Vasset, *La Conjuración* (Fayard, 2013), Yannick Haenel, *Les Renards pâles* (Gallimard, 2013), Nathalie Peyrebonne, *Rêve général* (Phébus, 2013). These three fictions of secession and dissident tilting, ie the collective refusal of the world as it is, radicalize, extrapolate or transfigure other current forms of protest. What this corpus reworks the concept of strangeness, fantasy and utopia? How do these alternative dramas imply on the behalf of the reader, perhaps less the traditional temporary suspension of disbelief than a "want to believe" that is convergent with the evolution of critical thinking itself, when theories of emancipation, wich have no more certainty regarding the revolutionary inevitability, bet more on the necessity of belief in alternative thought? Can these fictions, finally, contribute back to the critical business and dissident practices? Should we believe, with Yves Citton, "in the unpredictable power of the infinitesimal" or on the contrary, with Fredric Jameson, that "the artistic production brandished as utopian model of an alternative social life is itself a closed book" within a globalized economic and cultural system? One must point the ambivalence of these fictions, upbeat and engaging on one side, proxy and desperate or opportunistic and complacent on the other.

### **Entrées d'index**

**Mots-clés** : Philippe Vasset, Yannick Haenel, Nathalie Peyrebonne, récit, fiction, contestation, émeute, utopie, pensée critique

**Index géographique** : France

**Index chronologique** : XXI<sup>e</sup> siècle